

L'apologue – Premières constatations

Texte 1 : Une parabole.

Il s'agit d'un évangile, extrait de la *Bible*, du *Nouveau Testament*.
L'expression "Cet homme", le pronom "il" désignent le Christ.

Tous les publicains et les gens de mauvaise vie s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les pharisiens et les scribes murmuraient, disant : "Cet homme accueille des gens de mauvaise vie, et mange avec eux."

Mais il leur dit cette parabole...

Rôle du 1^{er} § ?

Un reproche.

Donc le texte qui suit : une réponse, une justification.

Les 2^e et 3^e paragraphes : Points communs ?

Un berger (n'importe qui parmi vous !)	Une femme
Question oratoire	Question oratoire
→ Vérité universelle, immédiatement admise.	
Cent brebis – une perdue	Dix drachmes – une perdue
→ Une perte en apparence légère, supportable	
dans le désert – pour chercher une brebis	Lampe, balai, pour chercher
→ Un "propriétaire", un responsable cherche ce qu'il a perdu, en semblant négliger l'essentiel de son bien...	
Mais les 99 brebis sont sans doute sous la garde d'un chien, et les 9 drachmes ne risquent rien...	
→ Succès et joie collective	

La conclusion :

"De même" : Il existe donc une analogie (une ressemblance) entre ces deux histoires et le comportement du Christ ; il s'agit de décoder des **symboles**.

Les deux **exemples** illustrent une **idée**.

Mais une part du raisonnement reste implicite.

Laquelle ?

Quel est le point de départ du texte ? Un reproche adressé à Jésus, qui parle pour justifier sa conduite.

Donc, ce qui est implicite :

Le berger = la femme → Jésus.

Sa recherche pénible : la fréquentation des "gens de mauvaise vie" !

La brebis = la drachme → un pécheur que Jésus essaie de sauver.
La joie des amis → celles des anges.

A remarquer : le passage du matériel, du concret, au spirituel : il s'agit d'une **PARABOLE**.

Il s'agit de PERSUADER (pour convaincre, on emploie un raisonnement qui s'appuie sur une série de propositions logiques, et non sur un récit).

Texte 2 : Une fable de La Fontaine (XVII^e s., le classicisme).

Points communs avec le texte 1 :

Un récit au service d'une idée.

Remarque : des différences : exemples réalistes ≠ exemple fictif !

Deux exemples ≠ un seul...

Le récit	Sa "traduction"
<p>Un homme possède une poule aux œufs d'or, il en tire un beau bénéfice tous les jours, mais cela ne le satisfait pas. Il décide de tuer la poule, dans l'espoir de trouver le trésor qu'elle renfermerait dans son corps... ce qui est physiquement impossible : le corps d'une poule ne peut contenir un énorme volume !</p>	<p>Les gens avides ne se contentent pas d'un gain raisonnable ; ils n'hésitent pas à tout risquer dans l'espoir d'un gain considérable... et perdent tout comme celui qui a tué la poule aux œufs d'or.</p> <hr/> <p>Défauts visés : l'avidité, la bêtise. La punition : la pauvreté, pour celui qui voulait devenir très riche... Remarque : Des économistes modernes seraient critiques devant cette morale de la résignation, hostile à la prise de risques !</p>

Texte 3 : Un roman qui prend la forme d'un récit de voyage... imaginaire.

Comme tous les auteurs d'apologues, Swift veut plaire et instruire.

Un seul paragraphe fera l'objet d'une réflexion :

"Ils enterrent leurs morts la tête en bas ; car ils considèrent que, d'ici onze mille lunaisons, tous ressusciteront ; période à laquelle la Terre (qu'ils estiment plate) se sera d'après eux retournée : les ressuscités se trouveront de la sorte à pied d'œuvre. Leurs érudits

admettent l'absurdité d'une telle doctrine, mais la pratique en demeure pour complaire au vulgaire".

Il s'agit ici d'une parodie du dogme chrétien de la résurrection des morts, à la fin des temps. Les chrétiens ont longtemps été hostiles à la crémation, parce qu'ils pensaient qu'elle pouvait entraver leur résurrection future.

Les croyances des Lilliputiens sont présentées d'une manière qui en souligne l'absurdité, et qui est associée à une erreur manifeste, balayée par les progrès des sciences : l'idée que la terre serait plate.

Les Lilliputiens ont donc des conceptions archaïques dans le domaine scientifique ; toutes leurs croyances sont donc celles de gens en retard sur l'Europe du XVIII^e s., et leurs érudits représentent une avant-garde – semblable à celle des philosophes en Europe.

Dans ces conditions, qu'en est-il des dogmes de la religion chrétienne ? Les chrétiens partagent avec les Lilliputiens le dogme de la résurrection, mêlé à des idées manifestement périmées, qui le discréditent. Ce qui est absurde chez eux l'est peut-être aussi chez nous... Le lecteur est ainsi amené à remettre en question ses propres croyances, celles de la société dans laquelle il vit.

Prolongement :

Swift a imaginé une longue guerre qui oppose, chez les Lilliputiens, ceux qui mangent les œufs à la coque en les cassant par le gros bout et ceux qui les cassent par le petit bout : il vise ainsi les catholiques et protestants qui, selon lui, ne se querellent que pour des rites sans importance réelle (l'essentiel est de manger l'œuf, ou de prier Dieu !)